

C'est la foire...

Autor(en): **Perret, David**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **58 (1920)**

Heft 49

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-216006>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

C'EST LA FOIRE...

UN mercredi matin, nous sommes réveillés par un grand remue-ménage dans le village. C'est la foire.

Grand'maman nous y conduit au plus fort du jour; nous faisons consciencieusement le tour des bancs.

Étalages de souliers, de socques, de vêtements, de mercerie, de cloches de vaches, d'ustensiles de ménage et de vaisselle, il y a de tout...

Le marché des vaches, sur la place de l'Eglise, celui des moutons et des chèvres à la Poya, tout nous intéresse. Celui des cochons tout particulièrement, car il y en a des quantités de tout petits enfermés dans des caisses à claire-voie d'où ils nous apparaissent roses et mignons. Quand les paysans les saisissent par les oreilles pour les sortir de leurs caisses et que les pauvres cochons poussent des cris perçants, Cici et moi, sommes prêtes à en faire autant et nous supplions ces bonnes gens de ne pas les faire souffrir.

Ils rient de nous et nous assurent que les cochons ne souffrent pas.

— Alors, pourquoi qu'ils crient? demande Cici, à travers ses larmes.

— Voyez-vous, nous dit un vieux paysan, ils en verront bien d'autres dans leur vie, et vous aussi.

Cette prédiction peu rassurante nous ôte momentanément le désir d'en voir davantage; nous acceptons l'offre de grand'mère de rentrer.

Mais, voilà que Cici se souvient des dix centimes qui nous restent. Elle prétend les dépenser.

Isaline et sa grand'maman font aussi un tour de foire; Isaline a fait l'achat d'un biscôme; elle nous recommande cette friandise et nous indique le banc de la marchande de Romont, qui la vend.

— Choisissez, choisissez, mesdames, nous dit cette grosse personne.

Le banc est abondamment pourvu de biscômes de toutes sortes: les uns en plaques régulières, les autres en formes diverses.

Elle nous montre de ses grosses mains rouges des bonshommes en biscôme, qu'elle nous recommande chaleureusement; quand nous la voyons sortir une des épingles qui retiennent ses cheveux, s'en servir pour faire un trou dans la tête d'un bonhomme et y planter une plume rouge ou bleue dont elle a préalablement mouillé l'extrémité à sa bouche, Cici et moi disons tout bas à grand'mère que nous aimons mieux « du biscôme sans plumes ».

Munies d'une belle plaque de biscôme de Romont, à vingt centimes la plaque, nous rentrons triomphalement, et perchées sur la fenêtre, assises dans nos petites chaises, nous surveillons la fin de la foire.

En dépit des années, les foires du village n'ont jamais perdu leur prestige à nos yeux.

Toute l'année, on y mange le biscôme de la marchande de Romont; en hiver, des châtaignes rôties.

Les bancs nous attirent toujours par leurs étalages hétéroclites, les forains par leurs boniments extravagants.

« Cha... cha... cha... » crie sur tous les tons, et pendant une bonne demi-minute un petit homme surmonté d'une pile d'une vingtaine au moins de chapeaux de paille, et qui finit brusquement par un « peaux » caverneux.

Un élégant vend des plumes qui sont si faciles à manier, qu'elles écrivent presque... toutes seules. Et, ce qu'elles ont de merveilleux, ces plumes, c'est qu'en s'en servant, on ne fait jamais de fautes d'orthographe, affirme-t-il.

Pour nous en convaincre, il enlève ses manchettes, retrouve la manche droite de son habit, trempe sa plume dans l'encre verte et trace en une écriture arrondie et régulière, le mot: « Thélégraphe. »

Des dzozettes pittoresquement coiffées du mouchoir rouge ou jaune, la pointe tombant sur le cou, des paysans, des campagnardes, nous autres, garçons et fillettes, ébahis, admirons sans réserve. Les mains se glissent dans les poches et le malin vendeur redouble ses arguments.

— Craidé-vo? se disent paysans et paysannes, les uns aux autres.

Les enfants comptent dans leurs mains les centimes dont ils disposent.

— Cinquante centimes, vocifère le marchand. C'est pour rien!

Un vieux paysan assiste, muet, à cette scène. Il est planté bien droit, dans sa blouse neuve, aux plis rigides, ses mains appuyées sur sa canne. Son visage maigre est net comme tout son aspect; il mordille sa lèvre inférieure qui porte une « mouche » et ça lui donne un drôle de petit air belliqueux.

Soudain, il tend sa canne vers l'écrétaire surmontant le bureau des « Postes et Télégraphes », là tout près, en face et se met à épeler d'un ton narquois: « Télégraphe. »

Les porte-monnaie rentrent aussitôt dans les poches; les mains des enfants se referment sur leurs trésors; les uns pirouettent à gauche, les autres, à droite, et avec des rires et des plaisanteries, le petit attroupement s'éparpille....

Oron, Novembre 1920.

Mme David PERRET.

(Extrait du volume en préparation: Les pas chancelants, par Mme David Perret.)



LE VILLAGE AU PIED DES COLLINES

L est là, sur la pente, le village au pied des collines, non loin des blés verts où l'on entend le cri saccadé des caillies invisibles.

Les paysans sont dans les champs; ils fauchent l'herbe haute où dominent les marguerites, les sauges et les sainfoins roses. Les alouettes chantent si haut dans le ciel qu'on ne les voit plus et il semble que leurs voix mélodieuses descendent avec les rayons du soleil.

Les premières maisons, juste au bas de la pente, regardent les champs de trèfle et de luzerne, le bois de chênes, au bout de la route qui brusquement descend, et le marais où les roseaux frissonnent quand la lune apparaît au-dessus de la longue file des peupliers sur les branches desquels les étourneaux bavards se balancent au vent d'automne. Et de loin, le village apparaît comme une paysanne assise dans son champ et qui prend du repos après le travail de la matinée.

Quand on monte la rue en pente, on voit que les maisons sont toutes pareilles avec leurs avant-toits, leurs galeries à jours, leurs volets verts encadrant



de petites fenêtres qui gardent leurs yeux toujours fixés sur l'horizon.

Sous le grand toit, il y a la grange, la remise, l'étable et l'écurie avec une belle cour pavée qui aboutit à la route. Près du jardin potager, la demeure; on y pénètre par un étroit corridor où les dalles se couvrent d'humidité quand la pluie veut venir. On entre dans la cuisine aux poutres noircies, et quand on monte à l'étage, les pas résonnent sur les marches d'escalier usées par le temps. Étroits corridors,

petites chambres aux vieilles tapisseries, meubles anciens, bahuts remplis de vêtements de l'ancien temps — tel apparaît l'intérieur de la demeure campagnarde. Et quand on ouvre la fenêtre, un vol de moineaux s'échappe brusquement, gagnant les branches du noyer qui, de son ombre, recouvre l'énorme tas de fumier tressé. Sur la façade grimpe une vigne vierge qui monte jusque sous l'avant-toit où les hirondelles ont construit leurs nids.

Au croisement des rues, il y a des fontaines — de belles fontaines à double goulot et à deux bassins taillés dans le granit. Le premier sert d'abreuvoir pour le bétail et dans le second, les femmes lavent le linge; on voit leurs bras rouges qui montent et qui descendent dans l'eau devenue grise à cause du savon.

Pour faire un village, il faut des fermes toutes pareilles et puis des rues qui se croisent sur la place où il y a des marronniers et un grand tilleul qui étend jusque sur l'église ses branches puissantes. La maison d'école est tout près, avec ses murailles grises et son petit clocher qui monte comme une flèche au-dessus du toit rouge. A dix heures, quand la classe est finie, on entend un bruit sourd, comme un roulement de tambour: ce sont les enfants qui se précipitent en bas les escaliers. Et la place — vide tout à l'heure — s'anime de leurs cris et de leurs rires. Les moineaux remontent précipitamment sur les marronniers; la fontaine, qui chantait doucement sa chanson monotone, a maintenant une grappe de gamins altérés suspendus à son goulot; sur le banc, sous le tilleul, deux vieux fument paisiblement leur pipe.

Tout près, le four avec sa gueule noire qui, chaque semaine, reçoit le pain des paysans, et la pinte aux rideaux blancs qui, discrètement, cache les buveurs attablés.

Il y a deux ou trois boutiques où l'on vend du sucre, du tabac, du café, de la laine, des coupons d'étoffe et des fichus multicolores que les jolies filles jettent sur leurs cheveux pour s'en aller dans la campagne. Et puis il y a le menuisier qui, toute la journée, est penché sur son établi. Il y a le charron qui répare un char à échelles. La roue neuve brille au soleil, tandis que les autres sont encore couvertes de boue.

On sent parfois l'odeur de la corne brûlée: c'est le maréchal qui ferre un cheval. De grand matin déjà le feu se ranime sur le foyer, le gros soufflet se gonfle; puis se détend, et le fer se chauffe; bientôt on entend les coups égaux des marteaux frappant sur l'enclume.

C'est devant la pinte que s'arrêtait, il y a quelques années encore, la diligence. Elle arrivait au grand galop de ses trois chevaux; le bruit des grelots assourdissait la rue puis, brusquement, la grande voiture jaune avec son écusson portant la croix de Jérôme faisait halte; le postillon descendait de son siège élevé, il prenait les sacs postaux et, quelquefois, on le voyait pénétrer dans la pinte et boire trois décis avec un voyageur. Mais la halte était de courte durée. Bientôt il apparaissait de nouveau, dans sa tunique bleue aux boutons brillants, ses pantalons au passepoil rouge, ses souliers à quatriers et son grand chapeau de cuir bouilli. Alors il prenait son fouet, il remontait sur son siège; les grelots tintaient de nouveau et la diligence s'en allait sur la route blanche pour disparaître bientôt derrière le petit bois.

Maintenant il n'y a plus de diligence; elle a été remplacée par une automobile qui peut recevoir plus de douze voyageurs. On entend le ronflement du moteur, une odeur âcre de benzine se répand dans la rue et la lourde machine s'en va, comme une maison roulante, dans un tourbillon de poussière.

Jean des Sapins.

Un pari. — Etes-vous certain de ce que vous avancez là?

— Absolument.

— Parieriez-vous cent sous?

Après un instant de réflexion:

— Ma foi! je ne suis pas assez sûr pour parier, mais... je vous en donne ma parole d'honneur!

Carnet d'un psychologue. — Rien de plus facile que d'être fidèle... Pourvu que ce ne soit pas toujours à la même femme.